



Ecole de Guerre Economique

Mathieu LAHIERRE
Tarik MOUSSELMAL

Benjamin PELLETIER
Jonathan SOISSON

Infoguerre.com

LE RESEAU CARLYLE
banquier des guerres américaines
François MISSEN
Flammarion 2004

SOMMAIRE

Page 2	: Présentation générale
Pages 2 - 7	: I - Résumé
	1) Les origines du Carlyle Group
	2) Les activités du Carlyle Group
	3) Les lobbies
Pages 7 - 9	: II - Analyse critique
	1) Le fond invalidé par la forme
	2) Les annexes et les sources

Présentation générale

François Missen, seul journaliste lauréat des prix *Pulitzer* et *Albert Londres*, se présente comme un journaliste indépendant spécialisé dans les investigations sur les réseaux. Dans *Le Réseau Carlyle*, il s'intéresse à la nébuleuse du fonds d'investissement américain, notamment à son influence et à l'union des lobbies américain et saoudien.

Avec ce livre, Missen cherche à atteindre deux objectifs :

1. mettre en lumière les compromis et compromissions politico-économiques constitutives du groupe Carlyle (objectif affiché).
2. rendre accessible à un large public un sujet sensible en France, notamment dans le contexte de l'affaire Otor (objectif sous-jacent).

En effet, il est essentiel de ne pas perdre de vue ce contexte. Pour comprendre l'origine de son enquête, il faut revenir sur les relations privilégiées de François Missen avec les dirigeants d'Otor. Outre le fait que Missen ait été rémunéré par Otor pour enquêter sur son concurrent américain Smurfit, il a également co-écrit avec Jean-Pierre Bastid *Potomac* (paru huit mois avant *Le Réseau Carlyle*) qui est la version romancée des déboires d'Otor confronté à Carlyle.

Par conséquent, le compte-rendu de lecture du *Réseau Carlyle* doit s'interroger sur la complémentarité ou la conflictualité entre ces deux objectifs.

I- Résumé

1) Les origines du Carlyle Group

Pour mieux comprendre comment s'est tissée la toile qui constitue le « Réseau Carlyle » l'auteur se penche dans un premier temps sur la naissance du fonds d'investissement, et donc sur ses principaux fondateurs. Il analyse alors la manière qu'ont eu Stephen Norris, David Rubenstein, Dan D'Aniello et William Conway de s'entourer des meilleurs « conseillers » et surtout comment ces derniers, en bons VRP, ont fait en moins de dix-huit ans de cette entreprise l'une des cinq « *plus grandes tirelires de la finance New-Yorkaise* ».

Il nous décrit d'abord de quelle façon en 1986 Stephen Norris et David Rubenstein posèrent la première pierre du Carlyle Group en servant d'intermédiaire dans des transactions entre l'Etat Fédéral et des compagnies esquimaux à la limite du dépôt de bilan. A raison de 1% de commission sur chaque transaction réussie, l'ancien cadre de Marriot et l'ex-conseiller de l'administration Carter allaient offrir à Carlyle « *son premier pactole* »... Pour solidifier leur entreprise naissante, ils firent alors appel à Dan D'Aniello, un deuxième ancien de Marriot, et William Conway, spécialiste reconnu du monde de la finance. François Missen souligne alors les deux postulats sur lesquels repose depuis la philosophie du groupe Carlyle : s'installer à Washington « *pour y être plus proche du pouvoir* » et assurer des retours sur investissement supérieurs à 25% à leurs clients en prenant le contrôle de firmes au bord de la faillite et en remettant leurs comptes à zéro.

L'auteur nous explique ensuite comment toute la puissance du groupe a été bâtie sur le travail de recrutement de « *Super Door Openers* » dont les qualités principales étaient d'allier « *discrétion [...] pressions et lobbying* ». Le plus important d'entre eux

étant bien évidemment Frank Carlucci, personnage emblématique de la portée et de la puissance que peut avoir le réseau Carlyle. Missen passe en revue les différents faits marquants de cet habitué des coulisses du pouvoir américain. Sa rétrospective va de son hypothétique implication dans les meurtres de Patrice Lumumba (au Congo-Kinshasa) et d'Aldo Moro (au Portugal) à sa nomination comme vice-président de Carlyle le 26 janvier 1989, en passant par ses différentes fonctions au sein des administrations républicaines. On apprend ainsi qu'après différents postes dans les ambassades américaines Carlucci passera par la case CIA où il accèdera au poste de directeur adjoint en 1978 pendant le mandat de Jimmy Carter. Son parcours continue ensuite à la Défense où il reviendra comme Secrétaire d'Etat sept ans plus tard, après un passage au Sears World Trade puis à son clone l'IPAC. L'auteur suit le parcours de celui qui s'avère être le plus influent et le plus charismatique des membres de Carlyle en agrémentant son récit des différents surnoms que lui ont laissé toutes ces années de travail : *Spooky* (le revenant), « *the Teflon-coated Carlucci* » (le Carlucci enduit de téflon) ou encore « *a boy with N and N, Neurons and Nuts* » qu'il n'est pas nécessaire de traduire.

Au fur et à mesure que le récit de la vie de Carlucci nous est présenté, nous prenons conscience de l'importance que son arrivée au sein de Carlyle a pu revêtir. Fort de toutes ces expériences, il allait mettre sur la table ce dont le groupe avait besoin : un carnet d'adresses bien rempli et des contacts à tous les niveaux de l'Etat américain.

Enfin, le dernier cadre de Carlyle qui nous est présenté et qui jouera un rôle dans l'expansion du groupe, est Frédéric Malek, encore un ancien membre de Marriot, passé par les rangs de l'administration Nixon et qui aura une importance particulière dans le rapprochement avec la famille Bush.

La présentation des figures de proue du fonds d'investissement étant faite, il convient de s'intéresser à présent au panorama de ses activités que nous dresse François Missen.

2) Les activités du Carlyle Group

François Missen brosse un portrait du réseau Carlyle en ponctuant son exposé par les acquisitions importantes du fonds tant par ses raisons stratégiques que par les liens sociaux qui en découleront, depuis sa création jusqu'à nos jours. L'aventure Carlyle a aussi bien connu des succès que des échecs.

La première prise de contrôle, en 1989, concerne InFlight Services renommée par la suite Caterair pour 250 millions USD, qui sera dirigée par Georges W. Bush Jr, le futur président des Etats-Unis.

Le premier tournant que connaît Carlyle est l'entrée de Frank Carlucci en 1989 qui opère un changement de stratégie dans les entreprises cibles, pour se concentrer sur le secteur de la Défense. Il s'intéresse à Braddock, Dunn & MacDonald (BDM), une filiale aéronautique de Ford Motor qui est en vente : le marché est pourtant remporté par un concurrent, le Groupe Loral (715 millions USD). Mais Carlucci connaît personnellement Williams, le PDG de BDM qui convainc le président de Loral de revendre son acquisition pour 180 millions USD. Au début des années 90, Carlyle tente une OPA hostile sur Harsco pour 60 millions USD, mais n'obtient qu'un siège au conseil d'administration comme actionnaire minoritaire, un succès en demi-teinte. Par contre, elle investit dans LTV, spécialiste de l'aéronautique militaire, rebaptisé Vaught Aircraft pour 38 millions USD, et qu'elle revendra deux ans plus tard à Northrop Grumman pour 130 millions USD.

Le second tournant est l'arrivée de James Baker au début des années 90 qui

oriente Carlyle, outre sur la défense, vers les secteurs de la recherche spatiale, des télécoms et des technologies de pointe. Pour cela est créé tout spécialement Carlyle Partners II. L'année 1994 est marquée par le licenciement de Stephen Norris et l'entrée de George Soros (100 millions USD et par la même occasion « *des clients haut de gamme* »), mais surtout par le rachat de United Defense et la vente de BDM pour 960 millions USD. A la fin des années 90, Carlyle opère une participation pour le Prince Al Waleed (600 millions USD). « *Pour la première fois, d'une façon spectaculaire, la société apparaissait comme une entreprise avec laquelle les concurrents devraient impérativement compter* ». Le premier investissement massif de Carlyle dans l'industrie de la sécurité internationale concerne Vinnell : avec ses précédentes acquisitions, Carlyle est « *en mesure de répondre favorablement à une mission intégrale* ».

Le début du 21^{ème} siècle perpétue la stratégie déployée par la société : entrée du Saudi Ben Laden Group à hauteur de 2 millions USD... le 12 septembre 2001, et la revente d'actions United Defense (pour 275 millions USD) une semaine plus tard.

Carlyle s'est tourné aussi vers l'Europe : en 2000 le Carlyle Europe Partner doté d'un milliard USD a investi 17 fois pour un montant global de 5 milliards USD. « *Le réseau Carlyle en Europe s'appuie sur trois bases implantées susceptibles de servir de tremplins dans les principaux secteurs stratégiques européens, en particulier la défense et les télécoms : la France, l'Angleterre et l'Allemagne* ». On compte donc comme prise de participation les 4,5% dans le Figaro Holding (avec la possibilité au final de récupérer 40% des parts), et entre autres, des investissements dans le Groupe Genoyer, Technoforge, Custom Alloy, Geldbach, Honsel, Trittech, Andritz, Messer – Eutetic & Castolin, Bredbandsbolaget (télécommunication en Suède), Digiplex, Undisclosed Telecom Operator, Otor (carton d'emballage), Riello (brûleurs pour chaudières, 50%), Beru, Lafarge MS, Beauford Suède (armement), Qinetiq (armement) et Andritz (fabricant de machines – outils destinés au traitement du papier à hauteur de 25% pour 48 millions USD). Les cibles officielles sont dans le monde du multimédia et de l'énergie mais la stratégie de Carlyle viserait à créer « *un pôle d'armement européen dévolu à la seule puissance américaine* » : United Defense cherche à acquérir des chantiers navals en France, en Espagne et en Allemagne.

Carlyle est aussi très actif en Asie par le biais du Carlyle Asia Advisory Board : KorAm Bank (145 millions USD), Taïwan Groadband (compagnie du câble, 187 millions USD), Mercury Communications (52 millions USD), Pacific Department Stores (43 millions USD), Daiei Group Japan (77 millions USD) et Asian Global Crossing.

L'auteur montre la façon dont Carlyle s'implante au niveau mondial, dans de multiples compartiments de l'économie mais en privilégiant tout de même les secteurs stratégiques. Mais Carlyle, c'est avant tout une organisation qui a su se tisser un réseau relationnel hors du commun et la seule image de « *pieuvre Carlyle* » illustre sa position de force aussi sur le plan des lobbies.

3) Les Lobbies

- *"Le capitalisme par relations"*

Ce terme inventé par les journalistes de *The New Republic* illustre parfaitement le mode d'action du groupe Carlyle. *"C'est un excellent débouché pour les personnes qui n'ont pas grand chose à vendre, à part le fait qu'elles ont leurs entrées dans certains cercles, mais qui ne veulent pas donner l'impression d'en faire commerce à la manière des lobbyistes. (...) Il se pose en homme d'affaires, et non en vulgaire marchand*

d'influence, tout en n'ayant pas forcément besoin de s'y connaître en affaires."

Carlyle a dès le début compris l'enjeu des réseaux humains : pour identifier les technologies émergentes, et donc les entreprises qui les développent, ou profiter des prochains plans de privatisation, le groupe recrute les meilleures pointures au plus haut sommet de l'Etat. A elle seule, la direction américaine du groupe concentre quelques unes des plus hautes éminences du gotha politique des Etats-Unis :

- ❑ Franck Carlucci, ex-secrétaire d'Etat à la défense de Ronald Reagan
- ❑ David Rubenstein, ancien assistant de Jimmy Carter
- ❑ George Bush, 41ème président des Etats-Unis
- ❑ James Baker, ancien secrétaire d'Etat
- ❑ Robert Grady, ancien directeur du Budget
- ❑ Richard Darman, ex-assistant à la Maison Blanche
- ❑ Frederic Malek, ex-assistant de Richard Nixon
- ❑ Brian Bailey, ancien conseiller spécial du président Clinton

Pour se donner toutes les chances de repérer les sociétés porteuses mais délaissées par les investisseurs ou en difficulté financière temporaire, et pour se donner toutes les chances d'emporter les bonnes affaires liées au cercle fermé de la présidence des Etats-Unis, les 4 fondateurs ont su s'entourer des meilleurs conseillers politiques. Ceux que Missen appelle les « *Super Door Openers* » autrement dit les « super ouvreurs de portes ». Ils connaissent les habitudes et sont imprégnés de la culture de la Maison Blanche et des grands « *departments* ». C'est d'ailleurs dans cet esprit que le Carlyle Group s'est installé à Washington car plus proche des centres de pouvoir, dans ce que l'on appelle le « polygone magique » et non pas à New York, berceau physique du groupe (dont le nom vient du Carlyle Hotel).

A ces ouvreurs de portes, il convient d'ajouter une myriade de conseillers internationaux recrutés plus souvent pour leurs anciennes fonctions (et donc leurs renommées) que pour leur savoir-faire. Ainsi, on retrouve un certain nombre d'anciens dirigeants qui savent parfaitement, pour avoir exercé de hautes fonctions dans leurs pays respectifs, quelles affaires pourraient être porteuses et quels biais utiliser, tels que :

- ❑ Fidel Ramos, ancien président des Philippines
- ❑ Anand Panyarachun, ex-premier Ministre de la Thaïlande
- ❑ Park Tae Joon, ancien premier ministre de la Corée du Sud
- ❑ Etienne Davignon, ex-ministre belge des affaires étrangères
- ❑ John Major, ancien premier Ministre britannique

La liste est longue, et le groupe n'étant pas coté, il n'est pas tenu de révéler le nom de ses actionnaires et collaborateurs. Toutefois, ce réseau constitue pour le groupe un formidable maillage mondial d'apporteurs d'affaires. En fait, des zones géographiques qui correspondent peu ou prou aux objectifs géopolitiques de Washington. Il n'y a plus de frontière bien définie entre le service de l'Etat et les affaires privées.

- *Les connexions saoudiennes*

Il n'est pas possible d'analyser les réseaux d'influence qui traversent et constituent Carlyle sans faire référence au réseau saoudien. En effet, tels que décrits par François Missen, le lobby américain et le lobby saoudien sont comme l'avvers et le revers de la même médaille Carlyle. François Missen revient sur les relations entre les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite pour mieux faire comprendre combien ces lobbies sont ancrés et cimentés dans une histoire ancienne qui éclaire bien des fidélités et bien des

compromissions. Trois personnages autour desquels gravitent de près ou de loin des membres de la famille Ben Laden permettent de cerner les points nodaux du réseau saoudien : Khaled Ben Mahfouz, le prince Bandar Ben Sultan Ben Abdul Aziz et le prince Al Waleed Ben Talal Ben Abdul Aziz.

- Les Ben Mahfouz sont historiquement liés aux Ben Laden : les patriarches des deux familles ont passé leur enfance ensemble au Yémen. Par la suite, ils se sont retrouvés en Arabie dans le monde des affaires : aux Ben Laden les travaux publics, aux Ben Mahfouz la banque. Deux de leurs enfants, Khaled Ben Mahfouz et Salem Ben Laden entrent en relation avec James Bath. Celui-ci vend un avion à Khaled Ben Mahfouz qui le nomme du même coup directeur de sa compagnie de charters, la Skyways Aircarft. Quant à Salem Ben Laden, il prend une participation majoritaire dans un aéroport texan. Plus tard, on retrouve Ben Mahfouz et George W. Bush « *officieusement mais efficacement associés* » dans l'entreprise pétrolière Harken Oil and Gas. Enfin la carrière de Ben Mahfouz est marquée par le scandale financier de la BCCI pour lequel il a été condamné en 1992 à une amende de 500 millions de dollars.
- Ambassadeur saoudien aux Etats-Unis, le prince Bandar est un familier de George W. Bush. Il a gagné ses lettres de noblesse non par le sang (sa mère n'a jamais eu d'autre statut, jusqu'à présent, que celui de concubine) mais par les affaires, et notamment en servant d'intermédiaire dans le *deal* des Awacs sous Reagan : l'agrandissement de la base militaire de Dhahan contre la livraison de cinq Awacs au Royaume. En outre, Bandar verse 10 millions de dollars à la CIA pour l'aider dans son effort de guerre contre la menace communiste, puis 32 millions de dollars aux antisandinistes de Managua, toujours pour plaire aux « *amis américains* ». Selon François Missen, tous ces efforts ont fini par porter leurs fruits lorsque suite au 11 septembre 2001, la famille Ben Laden put quitter les Etats-Unis dans un avion mis à sa disposition par... Carlyle.
- Le prince Al Waleed, neveu du roi Fahd et homme d'affaires de haute volée considéré comme l'homme le plus riche du monde après Bill Gates, intéresse François Missen pour ses investissements dans la banque Citigroup (ex-Citicorp). Celle-ci était déjà la banque privilégiée du Saudi Ben Laden Group dès son implantation aux Etats-Unis. Fin 1990, du fait de la récession économique mondiale, Citigroup est à l'agonie. Al Waleed a les moyens de la renflouer à hauteur de 600 millions de dollars. Mais la loi américaine l'oblige de passer par un correspondant américain, lequel sera en l'occurrence le groupe Carlyle. François Missen soupçonne Al Waleed d'être un homme de paille « *pour d'obscurs et inquiétants commanditaires du Moyen Orient* » sans toutefois donner de précisions. A la lumière du renflouement providentiel de Citigroup par Al Waleed, on peut en effet considérer celui-ci comme l'interface entre des intérêts américains – ceux de Carlyle avant tout – soucieux de ménager la puissance financière saoudienne et des intérêts saoudiens soucieux d'ancrer leur influence sur le marché américain.

Ainsi, du fait de la collusion entre intérêts publics et privés, américains et saoudiens, *Le Réseau Carlyle* nous décrit le groupe Carlyle comme l'entité sur laquelle se cristallise l'histoire même des Etats-Unis de la fin des années 80 et des années 90. Et l'histoire du groupe Carlyle depuis l'arrivée de Franck Carlucci se confond avec celle des réseaux de lobbying américain et saoudien. C'est dans cette relation d'interdépendance américano-saoudienne que se trouve la clef de compréhension et d'interprétation non seulement de Carlyle mais aussi de l'actualité américaine. Quoi de plus symbolique de

cette interdépendance que ces deux scènes que rapporte François Missen ? Le 11 septembre 2001, au dernier étage du *Ritz Carlton* à Washington, la réunion d'hommes d'affaires de Carlyle est interrompue par les attentats. Parmi eux, Shafiq Ben Laden. Celui-ci s'éclipse et revient dans la salle après avoir ôté le badge portant son nom. En avril 2004 enfin, Carlyle organise comme chaque année un dîner à Genève où doivent se retrouver George Bush père et le financier Yeslam Ben Laden. Celui-ci est incité au dernier moment à ne pas se joindre au dîner...

II- Analyse critique

1) *Le fond invalidé par la forme*

Le livre de François Missen est de lecture facile, il est écrit en gros caractères, met en scène son auteur, alterne les descriptions, les portraits pittoresques (Jean-Pierre de Cuyper dont « *l'accent a de la frite* », p.15 ; James Baker décrit comme Mazarin, p.83 ; « Bernard », le truand qui rêve de devenir mercenaire, pp.105-107 ; Ali, le vendeur de kebabs, p.180-183) et les nombreux dialogues, rapportés ou imaginaires, tel celui entre Bush père et fils, pp.164-167 : « *Allons, fiston, la vie est un combat. Je vais t'aider à le mener. Ce monde est cruel. D'autres épreuves t'attendent* » lance ainsi l'ancien président des Etats-Unis à l'actuel. En outre, il s'efforce de rendre vivant un sujet austère par un langage familier, volontiers désinvolte et gouailleur. Il apostrophe le lecteur, fait un usage immodéré du franglais. Bref, nous sommes immergés dans l'enquête : le livre se lit comme un roman.

D'ailleurs, François Missen s'est essayé au genre quelques mois avant la parution du *Réseau Carlyle*, avec *Potomac* (aux éditions Jean-Claude Lattès, 2004), co-écrit avec l'auteur de polar Jean-Pierre Bastid. *Potomac* décrit le combat mené par un couple dirigeant Robo, une entreprise française d'électroménager, contre Potomac, un fonds d'investissement américain qui veut en prendre le contrôle – toute allusion à l'affaire Otor/Carlyle n'étant évidemment pas fortuite. François Missen publie donc à huit mois d'intervalle deux livres contre le réseau Carlyle et on peut se demander si cette salve ne fait pas partie d'une stratégie de communication d'influence d'Otor dans la mesure où François Missen a déjà été salarié par la firme française pour enquêter sur sa rivale américaine, Smurfit (cf. *Le Réseau Carlyle*, p.17). Du coup, l'enquête « tout public » faisant suite au roman populaire, on peut déceler là une stratégie efficace pour faire connaître Carlyle au plus grand nombre. C'est en effet le souci majeur de François Missen dans son enquête. Et celui-ci ne ménage pas ses effets pour rendre accessible au grand public un dossier éminemment complexe et impossible à traiter dans son exhaustivité dans un seul ouvrage.

Ceci dit, il faut noter que François Missen en se mettant en scène sacrifie la recherche de la vérité au réalisme subjectif en discréditant l'enquête qui tend au genre du « romanquête » inauguré en France par Bernard-Henri Lévy et son très discuté *Qui a tué Daniel Pearl ?* Par suite, les efforts de vulgarisation de Missen – louables quand on considère la cible visée par son livre – ne lui permettent cependant pas d'affiner son discours et d'entrer dans l'analyse proprement dite. Par exemple, l'affaire Citigroup, pourtant fondamentale pour comprendre les liens entre lobbies américains et saoudiens, est traitée en deux pages espacées de « *OK, give me five et champagne* » et « *OK... Carlyle, that's all right* » comme seuls commentaires à l'accord passé entre Citigroup, Carlyle et le prince Al Waleed.

On peut d'autre part s'interroger sur la cohérence générale de l'ouvrage celui-ci alternant anecdotes et récits aussi inutiles que ridicules. On passe ainsi du New York Times, qui se demande si Mel Gibson mérite réellement son poids en millions de dollars par film, au mollusque de la Caraïbe qui contribuerait à la bonne santé de Fidel Castro.

Ce dernier passage, qui n'aide en rien à la compréhension du livre, est par ailleurs affublé d'une conclusion pour le moins insolite qui en illustre l'intérêt : « *selon nos sources, les chercheurs continueraient à chercher.* »

2) *Les annexes et les sources*

Les annexes ont été traitées de manière que l'on peut qualifier de désinvolte pour un journaliste ayant cette renommée. Elles sont constituées d'un document de prospective n'ayant aucun rapport direct avec le réseau Carlyle mais relatant l'utilisation possible d'avions civils contre les Etats-Unis, de deux photos de George Bush et James Baker faisant du sport, d'une correspondance de trois lettres entre Yeslam Ben Laden et Michael Moore sans référence au groupe Carlyle, d'une correspondance sans intérêt entre Frank Carlucci et Donald Rumsfeld, d'une série de documents sur les liens entre Bechtel et l'Arabie Saoudite et sur l'enquête commanditée par l'auteur sur Carlyle au Benelux et enfin d'une liste de membres de l'US Saudi Arabian Business Council. En somme et pour conclure sur les annexes à la manière de l'anecdote du mollusque : autant de preuves qui ne prouvent rien.

Les sources sont de trois sortes : des livres – tous en anglais – des articles de journaux, des témoignages identifiés et des témoignages anonymes. François Missen s'inspire notamment :

- *The Iron Triangle* de Dan Broody sur l'affaire Odden-Carlucci-Carlyle, cité pp.27 et 59 ;
- *House of Bush, House of Saud* de Craig Unger (pp.67, 79, 97 et 206) donne à Missen toutes ses informations sur l'Arabie Saoudite, étant entendu que comme on ne peut pas enquêter dans ce pays « *force est donc de se rabattre sur les sources américaines* », (p.90) ;
- *American Dynasty*, « *le dernier best-seller* » de Kevin Philips, pp.108-110 sur la privatisation du marché de l'armement ;
- *Coporate Warriors* et un article du Monde du 27 mai 2004 de Peter.W. Singer sur les sociétés militaires privées, pp.108, 111, 115 à 125 ;
- *The Bechtel Story* de Laton Mac Cartney, « *un enquêteur chevronné* », constitue la matière des pages 129 à 137 (soit presque tout le chapitre 10) sans cependant apporter de nouvelles informations sur Carlyle ;
- un article du New York Times, p.160, qui cite les éléments d'une biographie non-officielle de George W.Bush : Missen ne donne ni la date de l'article ni le titre de la biographie (il s'agit de *Bush : the Unauthorized Biography*, de Tarpley et Chaitkin, parue en 1992)
- un article du Monde, non-daté, p.185, lui fournit son analyse du système de la banque islamique, le Hawala.

Outre les sources écrites, les témoignages sont de deux sortes :

a) Les témoignages identifiés :

- L'avocat Larry Klayman, directeur de l'association pour les droits civiques, Judicial Watch, est rencontré et cité pp.25 et 150 à 153. Il s'agit d'un grand dénonciateur de la corruption des mœurs (l'avortement) et de la politique, ultra-conservateur, proche de l'extrême droite américaine, visant les démocrates autant que les républicains. Sa qualité de témoin ne concerne pas Carlyle

directement : Klayman n'est qu'un témoin de l'actualité américaine pas de l'actualité de Carlyle. Son témoignage n'apporte rien de plus sur Carlyle.

- Le docteur Cooper (pp.61 et 84) rencontré par Missen en 1981, donc avant même la création de Carlyle. Il se trouve que son Aerobic Center de Dallas attirait à l'époque quelques uns des grands noms de la politique et de la finance américaine. Son témoignage permet à Missen d'affirmer que « le Texas est la clef du réseau Carlyle » (p.64), ce dont on se serait douté.

b) Les témoignages anonymes :

- Parmi ceux-ci, il y a le mystérieux « Sammy », un « *professeur* » de Georgetown qui « *connaît bien Washington* » mais, précise Missen, « *moins la faune sous-marine* » (p.30). Il intervient plus d'une dizaine de fois dans le livre pour donner la réplique à Missen ou pour l'épauler dans sa recherche d'informations. Ainsi, p.77 : « Salut, Sammy, quoi de neuf depuis la semaine passée ? Tu as des biscuits aujourd'hui sur nos amis de Pennsylvania Avenue ? » Ah, ce bon vieux Sammy, Sammy les bons tuyaux...
- Missen évoque ensuite des sources plus floues, des « *deep throats* », des « *confrères* », des « *rencontres discrètes* » (p.65), ce qui donne à son enquête l'intensité dramatique et le charme désuet des polars des années 50.

Un tel flou sur les sources humaines, s'il entretient le mystère et se justifie aussi par le sujet abordé, ne manque pas de susciter l'étonnement, si ce n'est la perplexité. En effet, on peut noter le contraste assez troublant entre la précision des sources écrites et la pauvreté des sources humaines. On en vient à s'interroger sur l'existence du récurrent et volubile « Sammy » et à se demander s'il ne sert pas à Missen de porte-voix pour des comptes rendus de lecture. C'est peut-être une hypothèse inexacte et malintentionnée de notre part mais le seul fait de se poser la question donne la mesure du doute qui s'installe chez le lecteur sur le sérieux de « l'enquête » annoncée. Certes, François Missen est lauréat des prix *Pulitzer* et *Albert-Londres*. Mais cette double récompense ne doit pas rendre aveugle sur la qualité de son travail. La désinvolture avec laquelle il traite le réseau Carlyle, si elle se comprend en terme de public visé, n'en demeure pas moins incompréhensible de la part de quelqu'un qui se présente comme « enquêteur ».

Le Réseau Carlyle peut se résumer aux premiers mots du quatrième de couverture : « *L'auteur d'abord* ».